

LE PÉRIL JAUNE

par LENNOX GRANT

La fièvre jaune réapparaît tous les vingt ans à la Trinité, mais nul ne sait où se trouve le réservoir d'infection.

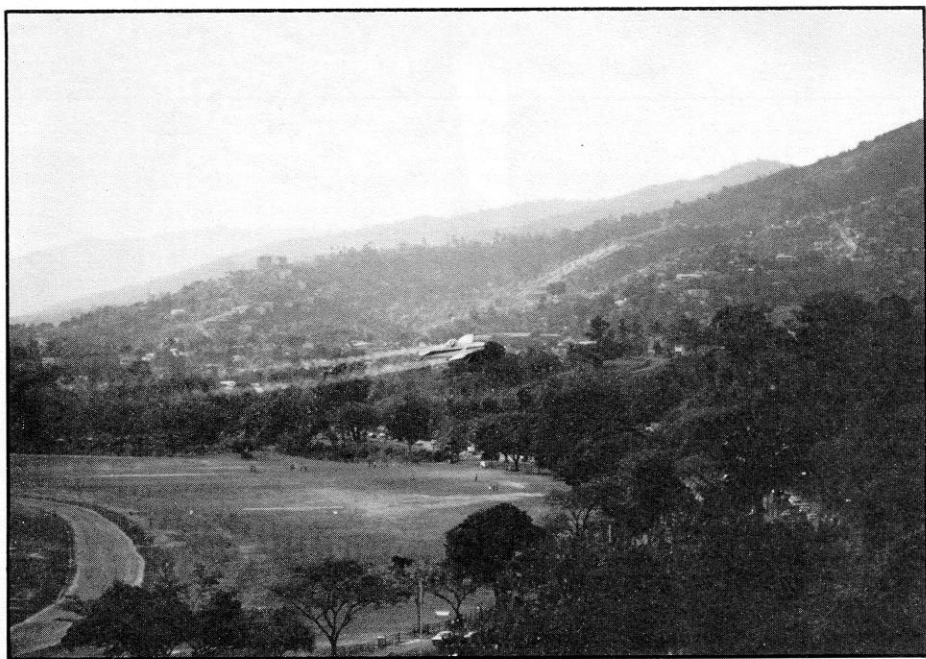
Vers la fin du siècle, la fièvre jaune frappera de nouveau l'île de Trinité, dans les Antilles. Dans la forêt, des singes tomberont des arbres, morts. Dans les villages des alentours, les hommes qui en seront atteints souffriront des reins et du foie et ils auront la peau et les yeux jaunes. C'est d'ailleurs ce dernier symptôme qui a donné son nom à la maladie.

La mention seule de ces événements sèmera la panique parmi la population. Mais, au moins, l'épidémie, si elle doit vraiment survenir, ne surprendra pas. Les fonctionnaires de la Santé nationale savent que la fièvre jaune réapparaît tous les vingt ans, sans que l'on sache d'où elle vient.

Le Centre d'épidémiologie des Antilles (CAREC) est un établissement d'envergure internationale, installé dans une banlieue de Port of Spain. Là, une équipe de chercheurs essaie de traquer le virus jusqu'à son "réservoir", jusqu'à sa source. «Le virus réapparaît tous les vingt ans, un peu comme du néant», déclare Barbara Hull, chef de l'équipe de virologie. Nous savons qu'il apparaît chez les singes parce qu'ils en meurent. Si les singes résistaient à l'infection, nous n'en saurions sans doute pas tant.»

En novembre 1978, des cadavres de singes ont été trouvés dans la forêt de Guayaguayara, au sud de Trinité. L'épizootie du fièvre jaune chez les singes s'est vite transformée en épidémie parmi la population. On a diagnostiqué seulement 18 cas, dont sept morts; dans la plupart des cas, les gens avaient été dans la forêt. Mais dans les villages éloignés de Guayaguayara, on se bousculait dans les centres de soins pour se faire vacciner. M^{lle} Hull se souvient que tous les autres problèmes avaient été relégués au second rang. Les 18 cas de Trinité représentent 10 p. 100 des cas recensés cette année-là dans sept pays des Antilles et d'Amérique latine, alors que la population ne compte que pour 1 p. 100 de la population totale de la région.

Dans les îles voisines dépendant beaucoup plus du tourisme, la nouvelle de l'épidémie à Trinité a semé la cons-



ternation. Le docteur Elisha Tikasingh, entomologiste et parasitologue à la tête des opérations sur le terrain, nous explique la crainte des insulaires : «Le grand public pense que la fièvre jaune est une maladie qui survenait dans les ports et qui était transportée sur les bateaux, d'un port des Caraïbes à un autre». Il suffirait d'un seul cas déclaré, par exemple parmi des touristes nord-américains ou européens en croisière dans les Antilles, pour frapper de marasme cette industrie vitale qu'est le tourisme.

La nécessité de faire face à une telle menace montre l'importance du CAREC, seul lien entre les Antilles et un réseau international de centres de lutte contre les maladies.

Trois ans avant que l'épidémie de novembre 1978 ne se déclare, les chercheurs du CAREC s'étaient joints au personnel du ministère de la Santé de la Trinité afin de se préparer à l'affronter. «Nous avons déployé beaucoup d'efforts pour que les gens se fassent vacciner, mais ils restent indifférents jusqu'à ce que la menace devienne une réalité», déclare M^{lle} Hull. Cependant, une fois l'épidémie enra-

C'est de l'air que la lutte contre le moustique vecteur de la fièvre jaune a été menée à la Trinité en 1978.

yée, près de 98 p. 100 de la population avait été vaccinée contre la fièvre jaune. A ce moment-là, aussi, la division qui était en charge de la lutte contre le vecteur avait presque totalement éliminé le *Aedes aegypti*, le moustique domestique qui répand la maladie dans les régions urbaines.

Mais les fonctionnaires de la Santé savaient que la maladie avait disparu pour un temps seulement. A moins que l'on ne puisse découvrir où le virus se cache et que l'on ne puisse briser le cycle de la contagion, la fièvre jaune reviendra, fidèle à son rendez-vous, dans une génération. Il reste donc un travail de limier scientifique : découvrir le mystérieux habitat qui abrite le virus entre les moments où il réapparaît chez les singes et chez les hommes.

C'est là le principal objectif d'un projet lancé au CAREC en mars 1980, après la dernière épidémie. Le projet est soutenu par le Centre de recherches médicales du Royaume-Uni, par le gouvernement de Trinité-et-Tobago et



par le CRDI. Il a également comme objectif de découvrir le réservoir du virus qui cause la dengue. Cette maladie est aussi répandue par le *Aedes aegypti* et ses symptômes ressemblent à ceux d'une légère attaque de fièvre jaune.

Parmi les 150 espèces de moustiques qui existent à la Trinité, on en connaît deux qui transmettent la fièvre jaune et la dengue. L'*Aedes haemagogus* attrape le virus de la fièvre jaune quand il pique des signes infectés de la forêt puis il le transmet aux hommes. De retour à la maison, ces gens deviennent des proies pour l'*Aedes aegypti* "domestiqué" qui absorbe le virus en même temps qu'il suce leur sang. L'*Aedes aegypti* le propage alors en piquant d'autres victimes. Il n'y a pas de cycle de la jungle pour la dengue, cependant. Le moustique transmet simplement le virus d'une personne infectée à une autre personne susceptible de l'être, par ses piqûres répétées.

Mais, pour les scientifiques du CAREC qui recherchent maintenant le mystérieux réservoir, aucune espèce de moustique ou aucune espèce d'animal vivant dans la forêt n'échappe à leurs

souçons. L'équipe sur le terrain a choisi certains endroits dans la forêt voisine de Chaguaramas et y a installé des pièges pour les moustiques et pour les autres animaux. On examine et on autopsie au laboratoire tous les animaux qui ont été pris au piège, afin de découvrir des traces de virus.

Au CAREC, les moustiques sont classés en "groupes", c'est-à-dire selon l'espèce et le temps et lieu où ils ont été capturés. Chaque groupe est broyé et placé dans un liquide qui extrait les virus présents. On injecte alors le liquide soit dans des souris soit dans une culture de tissus de moustique.

En juillet 1980, le virus de la fièvre jaune a été observé dans deux groupes de *haemagogus*. A ce moment-là, tous les singes infectés étaient morts et l'épidémie était enrayée depuis cinq mois. Cette découverte ouvrit de nouvelles voies de recherche. Le virus venait-il d'un moustique isolé qui aurait été vivant cinq ou six mois auparavant? «Nous ne savons pas combien de temps le *haemagogus* peut vivre, ni la distance qu'il peut parcourir, et nous avons besoin de le savoir», déclare le docteur Tikasingh. Ou bien, est-ce que

le virus avait été transmis par la mère au jeune insecte quand il était encore dans l'oeuf? L'équipe commença à recueillir des oeufs de l'*haemagogus*.

Il y avait une troisième possibilité : un autre animal, porteur du virus mais capable de résister à la maladie, aurait pu le transmettre au moustique. On n'avait cependant observé aucun virus chez les animaux qui avaient été capturés dans la forêt.

Tout cela tend à prouver qu'il est nécessaire d'élargir le champ de recherche et que les deux années initialement prévues pour le projet ne seront pas suffisantes.

Mais, comme le souligne M^{lle} Hull : «Nous faisons ce que nous pouvons avec les moyens dont nous disposons. L'équipe qui travaille sur le terrain peut échantillonner seulement quelques endroits. Nous venons d'entamer ce qui devrait être une étude à long terme, dans un domaine de la santé publique de la plus haute importance, en cas d'épidémie.» Le CAREC n'a donc pas perdu de temps pour entreprendre un travail dont l'échéance reste lointaine mais se situe nécessairement avant le retour du péril jaune à la Trinité. □